

Histoire à vous couper l'envie d'être pauvre

Histoire à vous couper l'envie d'être pauvre

« Le casse le plus médiatique du siècle »

**Roman de
Jean-Pierre de Lipowski**

DU MEME AUTEUR

Louvre Story Éditions Faisons Simple

Otium ou le webroman du facteur Lipo Éditions Faisons Simple, accès libre sur l'URL : <http://faisonsimple.com/>

Copyright © 2018 Jean-Pierre de Lipowski
Faisons Simple.
ISBN : 9791035908645

PROLOGUE

*Ce que le vieux voit assis,
le jeune ne le voit pas debout.
(proverbe bambara)*

Je m'appelle « de Zorowski » et, comme tout patronyme hérité à la naissance, j'y suis pour rien, j'ai fait comme les autres, j'ai pris le train en marche.

Quand on prononce mon nom pour la première fois, la langue hésite entre le *w* et le *f*, avant d'attaquer le suffixe *ski* ne posant en revanche aucun problème. *ZoroWski*, *ZoroFski*... En fait, les deux se superposent. Mais très vite, comme souvent, on va s'en tenir au diminutif. Et le mien, depuis un certain Walt Disney aux grandes oreilles, est terriblement connoté.

J'ai quand même passé l'essentiel de mes études, primaires, secondaires, universitaires, à entendre ponctuer mes arrivées en classe du « Un cavalier qui surgit hors de l'âââ nuit, court vers l'âââventure au galop... », gravé bien plus profond dans les mémoires estudiantines que les déclinaisons latines.

On se dit : « Je rentre dans la vie active, ça va se calmer ». J't'en fous ! les adultes restent très gamins et ne ratent jamais une occasion de le prouver. Le fait que le diminutif en question ne prenne qu'un *r* ne change rien à la prononciation donc rien au problème.

A force de ressassement, l'impact sur votre psyché elle-même est indéniable. Je me serais appelé Dupont, avec joie ou pas, peut-être n'aurais-je jamais vécu l'histoire qui va suivre.

Restons un instant sur la famille : l'histoire de ce nom à consonance barbare commence en fin de dix-huitième siècle et à

cheval. Georges-Alexis Zorowski, le fondateur de la branche française, naît je ne sais pas quand, mais à Cracovie. 1795 le voit se tirer à bride abattue du sol natal.

1795, c'est la date du *Partage définitif* de la Pologne, les Autrichiens viennent de s'avalier une partie du territoire, et mon ancêtre, allergique aux langues gutturales, décide de rejoindre ce pays de liberté, la France, riante contrée qui se croit révolutionnaire parce qu'elle réinvente la démocratie aussi promptement que le docteur Guillotin redécouvre le fil à couper le beurre.

Dans cette terrifiante époque où la Veuve fabrique des orphelins, mon aristocratique aïeul devra certainement à son sang froid de ne pas perdre la tête. Quelques mois plus tôt, il est vrai que Robespierre (Maximilien Marie Isidore de) a finalement confirmé la clairvoyance de son père en finissant sur l'échafaud. En raccourcissant ce chef, la Révolution mesure-t-elle mieux la dimension de son grand homme ? Toujours est-il que, lui disparu, l'enthousiasme premier se rafraîchit, les sans-culottes s'employant à retourner la veste.

La Terreur agonise dans la confusion et Georges-Alexis Zorowski préserve sa tête. Bien lui en prend d'ailleurs : douze ans plus tard, Napoléon en a sérieusement besoin pour poser dessus les lauriers de Baron d'Empire. En devenant *de* Zorowski, la famille s'engouffre à la fois dans noblesse française et tautologie. L'attribut nobiliaire polonais réside en effet dans la terminaison du nom, le *ski*. En lui collant un *de*, on fait doublon. Mais Napoléon n'était pas ennemi du pléonasme. On peut pas être partout.

A partir de là, sautons allégrement aïeuls et autres arrière-grands-parents qui toute leur vie s'activent, noblesse oblige, entre sabre et goupillon, et – impasse faite sur cet arbre généa presque logique – venons-en de suite à sa feuille la plus verte : moi, comte Stanislas de Zorowski, héritier du nom. Sans le pognon. La genèse du drame.

En guise d'armoirie comtale on m'a préservé une grosse chevalière au blason plaqué-or parce que désargenté. Depuis 40 ans cette énorme bague s'attache à obstruer le siphon de chaque baignoire de ma vie. J'ai horreur des bijoux.

Dans la rubrique « On naît tous égaux », affirmons sans crainte qu'un patronyme à particule, dès le départ, ça fait déjà hiatus. De tout petit jusqu'à pas plus tard que demain je l'ai vu souvent confirmé. Le nom, ça impressionne les cons. Tu te présentes devant un con — noble ou roturier — tu lui dis je m'appelle « Machin de... », tout de suite tu vois qu'il n'attendait que toi et que même tu serais venu plus tôt il t'en aurait pas voulu. C'est cons les cons. C'est d'ailleurs à ça qu'on les reconnaît.

Outre la particule, ma noblesse se mesure essentiellement à l'âme : la nature m'a en effet refusé l'héraldique port qui me revenait de droit, traits d'Adonis et morphologie sculpturale, pour m'octroyer la triviale physiologie du pétanqueur de camping. Boules en moins.

Sous une calvitie qui, à mon âge, ne présente plus le caractère attrayant de la précocité, vient un front où je suis le seul à discerner une trop petite cicatrice, empreinte d'une scolarité mouvementée qui se jeta, tête première, au dur d'une pissotière. Mon nez, busqué, napoléonien, chaque jour me rappelle qu'à trente-cinq ans il était déjà empereur. Mes lèvres, parce que minces, sont cataloguées de mesquines. Mon buste n'a conservé aucune séquelle des tractions qu'un velléitaire culturisme me vit lui infliger. Après c'est resté comme avant. Mes hanches sont des bouées de sauvetage où viennent s'accrocher des femmes noyées d'amour. Mes parties ne regardent que les intimes.

L'unique parcelle de mon individu omise du tableau très noir que je viens de broser ce sont mes yeux. Très noirs aussi. Profonds, magnétiques, ils attirent la poussière.

Tout l'homme ainsi dessiné vous tient en un mètre soixante-quinze et en soixante-quinze kilos. Tongs comprises.

De zéro à dix ans j'ai assisté à une longue guerre au divorce dans une famille où l'on ne divorce guère. Non pas pour le gosse mais

pour le nom. De dix à vingt, j'ai rencontré nombre d'enseignants psychopathes et un dépucelage tardif. Vers dix-huit ans, j'ai jeté, d'abord sur le papier puis à la poubelle, le roman désespéré de ma vie. Poussé ensuite vers la carrière diplomatique, je fis logiquement théâtre. Malgré les bides sans aucun retentissement de l'époque je persistais dans l'écriture, ne pouvant que fort peu miser sur le physique, c'est en effet à mon prétendu coup de plume que je devais les lascives étreintes de non moins prétendues comédiennes... certaines poussant parfois le compliment jusqu'à ce cri admiratif : « Son nom, il le signe à la pointe de l'épée... »

Les vivres qui depuis longtemps se faisaient rares chez les Zorowski vinrent à manquer. On eut donc peu de peine à me les couper. C'est dans la soupe du show-biz qu'alors je trouvais la mienne. Ne sachant rien faire, je sus parfaitement jouer les inutiles. A ce jeu je me rendis très vite indispensable. Attaché de presse précisément. Je devins fort habile dans cet exercice qui est aux médias ce que le papier collant est aux mouches. Quelques années plus tard, à force de pied de grue dans les couloirs de télévision, je m'étais fait un ulcère et des relations.

A trente ans passés, calvitie engageante, je parlais couramment la langue des sous-bois pafeux (traduire par *télévisuels*) et savais dire « Salut coco on se téléphone on se fait une bouffe » sans le moindre accent. A partir de là et fort d'une certaine niaiserie qui ne m'avait étrangement pas quittée, je me lançais dans la production d'émissions et m'échinai à proposer de bonnes idées à des gens qui en avaient de meilleures. Quelques années plus tard mes efforts sont couronnés d'une lamentable réussite : pour quelques très courts métrages, un reportage censuré sur la censure et un scénario qui sera tourné au vingt-quatrième siècle, je suis officiellement inscrit au chômage à la rubrique *réalisateur*. Encouragé par ces multiples échecs qui m'entament l'humour et l'émail des dents, j'hésite entre une balle dans la tête et la direction d'un centre culturel à Morlesmoi-sur-Couille, quand France Tel (chez les Pafeux on ne dit pas France

Télévisions mais France Tel) me confie par miracle la réalisation d'une série à quatre épisodes.

A la page où commence cette aventure, la quarantaine bien entamée, j'en suis là de mes élucubrations. Je viens de terminer la série télé qui m'a laissé juste de quoi ne pas me racheter une voiture neuve, mais, pour la première fois depuis plusieurs éternités, je peux ressortir dans les lofts de gauche sans arriver les mains vides.

*Ne blâme pas Dieu d'avoir
créé le tigre, mais remercie-le
de ne pas lui avoir donné d'ailes.
(proverbe amharique)*

Mes rêves sont superbes. Toujours en couleur, 4K, dolby surround cinq point un. Jamais de sous-titre, j'y comprends toutes les langues. Le film que je me fis cette nuit-là n'aurait pas eu de palme à Cannes. Une lumière splendide, une interprétation classique mais efficace, une mise en scène solide, du rythme, de l'action, des dialogues percutants, et surtout un scénario remarquablement construit. En sortie : un *happy end*. Le bonheur. Restons toutefois objectif, je m'étais fait un polar, très bon mais franchouillard, des entrées en salle soit, mais pas de quoi être sélectionné à Cannes.

Il est des rêves dont l'intrigue vous semble évidente, en rêve. Le réveil remet les pendules à l'heure, balaye la belle cohérence des songes, te recolle violemment à la bien absurde logique du bien quotidien réel. Mon polar de rêve semblait vouloir échapper à cette règle. Son thème surtout, son *scénario*. Bien simple, bien béton. Dans cette tête que, rasoir en main, j'affrontais ce matin-là encore, il s'était mis en boucle, obsédant. Un peu plus tard, il résistait au café amer sucré sucrées, aux seins de Claire sous la douche, aux x messages flippants que m'égrenait la boîte du portable dont, démoralisé la veille, j'avais remis l'écoute au lendemain.

Claire avait rendez-vous de bonne heure avec son metteur en scène. Elle m'avait appliqué sur les lèvres une moue qu'optimiste on pouvait qualifier de baiser, s'en était allée vers son métro. A

l'autre bout de Paris un tyrannique théâtral de cuisine s'apprêtait à lui refiler son stress d'avant générale.

Je me souviens assez bien. C'était un jour à classer dans les plutôt bons. Un de ceux où l'on pense réussir sa vie en estimant ne pas la rater. Chez moi ce raisonnement aussi simpliste que réversible est rangé sur l'étagère gauche à côté des anxiolytiques.

Seul dans l'appart, chaleur au plexus et moral qui ne doute de rien, je m'étais remis sous la tiédeur de la couette. Yeux mi-clos, avais rechargé la pellicule. Me suis pas refait tout le film. Seulement les scènes capitales. A cette deuxième séance, je laissais de côté interprétation et décors pour surtout m'arrêter à l'intrigue. Ce scénario de rêve tenait-il vraiment le coup ? N'y'avait-il pas quelques anachronismes ou quelques aberrations dissimulés dans la brumeuse extase de l'onirisme. Ne traînait-il pas une espèce de grain de sable propre à gripper ce mécanisme de prime abord si parfait. Non. L'histoire tenait, coulait, de sa première à sa dernière image, fluide.

La suite des événements était pour moi lumineuse. Je projetais couette, chat et torpeur, me précipitais au clavier de l'ordi et en quelques heures, voire quelques semaines, j'allais balancer un scénario salvateur aux producteurs d'un septième art en déclin. Après avoir été le mec qui gagne à être connu, j'allais enfin toucher au rang du mec qu'on gagne à connaître.

Alors que s'est-il passé ? Honnêtement je ne sais plus. J'étais à deux doigts du clavier, à deux doigts des César du meilleur film, meilleur scénario et meilleur nœud papillon quand, soudain, pris d'une humeur qu'avec le recul je qualifierais de ludique, j'ai googlé le numéro de téléphone de la Banque de France.

« Le responsable des Relations Publiques, s'il vous plaît ?

— Ne quittez pas monsieur », me fait une probable native de la Guadeloupe.

Dix ans d'attaché de presse vous apprennent au moins une chose : le téléphone. D'abord le ton de voix. Calme mais assurée. Un tantinet autoritaire... le ton du ponton peu habitué à parler aux sous-fifres. Devant les barrages, l'agacement de l'homme qui n'a pas coutume d'en rencontrer. Une touche d'humour peut ne pas nuire. Pour faire marrer la secrétaire.

La voie la plus directe pour pénétrer un organisme, c'est le chargé des relations publiques. C'est généralement un fils de famille un peu trop mou pour faire une grande carrière mais suffisamment magouilleur pour être au centre de la toile d'araignée. Je sais de quoi j'cause.

Direction Générale. Banque de France. Après le filtre du standard je m'enchaîne deux secrétaires. Finalement j'ai mon homme en ligne.

« Allô ? dit-elle. »

C'est une accorte femme, genre porte blindée.

« Stanislas de Zorowski, lui fais-je en jouant de la particule.

— Enchantée. Isabelle de Hautemar. »

My God, nous sommes du même monde.

« Je suis journaliste à France Inter et je prépare une émission qui va traiter de métiers hors normes... »

France Inter : plus très vrai ça. Quelques années plus tôt j'avais effectivement appartenu à cette auguste maison. Mais il en est des radios comme du concombre, à terme ça provoque des renvois.

« En quoi puis-je vous être utile, monsieur ?

— C'est très simple... »

Je pars aux explications : nouvelle série d'émissions s'attachant aux professions insolites, baroques, aux métiers à risques, entretiens avec conducteur de TGV, plongeur off-shore, pilote de chasse, initié en Bourse, chercheur d'or au Pérou, chasseur de serpent, gardien à Fleury-Mérogis... Dans ce cadre il était tout naturel qu'Inter souhaite rencontrer une personne ayant en charge la garde du Trésor national...

L'effet de mon nom à particule doit s'anéantir en rencontrant le sien car c'est d'une voix plutôt sèche qu'elle m'envoie après un silence :

« Je ne vois pas l'intérêt de cette interview. »

J'ai envie de lui répondre que je me tamponne de son jugement mais, faux-cul comme tout journaliste qui ne se respecte pas :

« Au contraire. Il est certain que des gens côtoyant des montagnes d'or ont une vision particulière des choses. Tout trésor prête aux fantasmes, et celui de la Banque de France n'est pas des moindres... »

De Hautemar me coupe avec un ricanement plus méprisant que léger :

« Je ne voudrais pas vous décevoir, monsieur, mais notre personnel est sélectionné pour son parfait équilibre psychologique et social. Nos agents de sécurité sont à mille lieux des fantasmes que vous semblez imaginer.

— Je n'imagine rien... je... »

Bref, cinq minutes plus loin, j'arrache à la force du combiné un rendez-vous avec un fondé de pouvoir de je ne sais quoi.

En raccrochant le téléphone, j'ai l'étrange sensation de m'éveiller pour la seconde fois de la matinée. J'ai joué le rêve. Au réel. Drôle de jeu. Un peu à la con. Tout de suite après j'ai surtout l'impression d'avoir mis mon fou sur la trajectoire de la reine. Ce qui présente quelques dangers. En début de partie. C'est à mon tour de jouer, protégeons le fou d'un pion. Le coup de fil suivant est pour France Inter :

« Allô Marc ?

— Zoro !! Un cavalier qui surgit hors de la nuit... »

— Hin Hin... toujours pétulant...

— Quoi de neuf le concombre masqué ? Patati, patata / Ah oui, ton feuilleton tv / On te voit plus / Viens donc manger un morceau / Tu sais qu'Inter cartonne en Médiamétrie / Y a sûrement des plans pour toi ici, etc. etc.

« Dis-moi Marc, t'étonnes pas si tu reçois un appel de la Banque de France. A mon sujet. »

Environnée d'un meuglement de musique funky, la voix de mon copain réalisateur me revient, faussement inquiète :

« Après avoir étranglé Radio France avec tes cachetons mirobolants tu t'apprêtes à dévaliser le Trésor Public ?

— Tout juste Auguste. Non. En fait... »

Le verbe haut pour couvrir le funk, je m'embarque dans un exposé confus où il est question d'un scénario auquel je travaille.

« J'ai besoin de tuyaux sur leur fonctionnement interne. J'ai un tantinet bluffé leur public-relations. J'ai raconté que... »

Je raccroche en lui conseillant de changer de disque, le funk ça soûle.

Oui. Tout ça a commencé comme un jeu. Au bluff. Aveugle.

*Parler Français n'est pas
une preuve d'intelligence.
(proverbe créole)*

Lundi matin onze heures.

Parfumé, cravaté, identifié, badgé, piloté, ascenseurisé, je suis finalement introduit auprès d'un avenant jeune homme de soixante ans. Rosette rouge sur boutonnière sombre, tête en poire avec, tout en haut, trois cheveux en touffe pour la queue. Mon fondé de pouvoir – sous-directeur administratif, c'est marqué sur la porte – occupe un misérable bureau de ministre. Madame la relation publique est déjà là. Tenue à la tenue de rigueur, le Chanel, elle développe un bon mètre quatre vingt d'échalas en quarantaine. Sale tête. Ça grimace en croyant sourire. En deux pas elle franchit les cinq mètres qui nous séparent.

Enchantée / Vous avez trouvé facilement ? / On a du mal à se garer / Ne nous plaignons pas il pourrait pleuvoir.

On m'affecte un fauteuil Louis XVI au velours grenat. Installé derrière son bureau, silencieux, mon ponton tapote ses blanches mains sur le rythme : « Magne-toi petit, on a d'autres girafes à peigner. »

J'y vais de mon boniment médiatique. Cinq minutes ça dure. Coude à l'accoudoir, ongle de l'index triturant une incisive, regard pointé vers la retraite, le sous-directeur me semble confortablement installé dans une indifférence polie. De temps à autre je m'adresse à de Hautemar qui ponctue chacune de mes phrases d'un rictus découvrant ses jaunes dents.

J'ai fini les préliminaires. Mon fonctionnaire se redresse dans son fauteuil, front soucieux il s'emploie un instant à recentrer son sous-main cuir, puis, effort terminé, déclare :

« Votre formule d'émission me semble digne d'intérêt. Je peux en entretenir très vite Monsieur le Président Vallon, notre Secrétaire Général. N'est-ce-pas mademoiselle ? fait-il au tuyau de poêle. Le Président a un emploi du temps chargé, mais je pense que, dans les jours qui viennent, nous devrions pouvoir vous trouver la demi-heure nécessaire à votre interview. »

Ils ont tout compris ! Lâche pas la rampe Zoro, on est pas encore arrivé à l'étage.

« Au nom de France Inter, je tiens à vous remercier de votre aide, monsieur le directeur. Mais voyez-vous, j'ai peur qu'une interview du président Vallon... aussi pertinente soit-elle, détonne dans l'esprit populaire que nous entendons donner à ces émissions. »

De la main, mon fondé de pouvoir évoque son impuissance.

« Alors monsieur, que vous dire ? En dehors du président Vallon... »

Je l'interromps.

« De par ses fonctions le Président Vallon est tenu à un certain discours, officiel... une terminologie financière, faite de mots choisis, techniques, et je crains, n'y voyez pas une connotation péjorative, quelque peu technocratiques. Pour ces émissions qui, à partir du métier entendent privilégier l'homme, son vécu, nous recherchons des personnages plus humbles. Au niveau d'un établissement aussi illustre que le vôtre, c'est du côté du simple fonctionnaire qu'il nous faut concentrer notre enquête, du côté de celui qui, chaque jour, est appelé à côtoyer ce mythe qu'est, pour le Français moyen, la réserve en or de la Banque de France. »

Un silence s'installe. Mon ponton s'y attarde à redéplacer le sous-main. Je serais lui je le foutrais à la poubelle pour m'épargner les angoisses. « Monsieur Termet ? » finit-il par dire en levant un œil interrogatif vers son attachée de presse.

« Éventuellement... » répond celle-ci sans enthousiasme.

On sent qu'au concours du représentant corporate ce cheval Termet a mauvaise cote. Le sous-directeur jette un rapide coup d'œil à sa montre puis se penche vers moi :

« A priori je ne vois pas d'objection à votre requête. Nous allons vous mettre en contact avec la personne qui nous semble la plus à même de satisfaire votre curiosité. Il s'agit de monsieur Termet. Il est chez nous depuis vingt ans et possède de ce fait une expérience professionnelle inégalée qui vaudra sans doute à vos auditeurs quelques piquantes anecdotes. Monsieur Termet a pour fonction de veiller à la sécurité de notre maison. Il est, comme vous le souhaitez, en contact permanent avec ce que vous nommez un *mythe*. Son service centralise le tissu complexe d'informations dont la somme fait que l'État français peut dormir sur ses deux oreilles sachant son trésor bien protégé. »

Il s'interrompt le temps d'attraper un dossier, l'ouvre sur une seule et unique feuille, se pose des lunettes à la pointe du nez. « Il va de soi, monsieur de Zorowski, que vos questions devront être empreintes de cette délicatesse qui consiste à ne pas forcer les retranchements où le secret professionnel veut parfois que l'on se replie... »

Ma doué, ampoulé mais beau langage !

« ...Mlle de Hautemar, qui s'est fait l'interprète de votre demande, se fera un devoir et, n'en doutons pas, un plaisir, d'assister à cette interview. N'y voyez pas une quelconque méfiance à votre égard mais tout simplement l'expression d'une... prudence élémentaire quant à la charge qui nous est impartie, et aussi la démonstration de l'importance qu'ont à nos yeux les fonctions de monsieur Termet, ce dernier ayant à cœur, j'en suis sûr, de transmettre au public de votre vénérable maison une image fidèle de la nôtre. »

En vous priant de croire à l'assurance de mes respectueuses salutations, etc. etc.

C'est sur des salamalecs à n'en plus finir que je quitte les lambris ministériels de cet homme adorable et me retrouve dans le

couloir au côté de la grande et Hautemar. Après le ton onctueusement policé du vieux, elle juge bon d'enchaîner sur le mode affable.

« Ne soyez pas surpris de la prudence de M. Scholcher, mais tout ce qui touche de près ou de loin à la sécurité se voit toujours entouré d'un luxe de précautions. »

En m'accrochant comme je peux à l'inférieure cadence de ses enjambées, je lui avoue que cette prudence devant l'inquisition du journaliste présente, en revanche, un caractère sécurisant pour le citoyen que je suis... car, « n'est-ce pas mademoiselle, ce trésor a chaque année ma contribution... »

Deux étages en dessous et trois cents mètres de tapis plus loin, je suis au service relations publiques. Bureau de la chef. Décor modernofonctionnel tristos, appesanti par des affiches vantant les emprunts d'état avec la subtilité de celles vous invitant à la carrière policière aux murs des commissariats.

Mandé, le chef sécurité ne saurait tarder. Un instant plus tard, en effet, m'arrive Termet. Nicolas de son prénom. Plutôt grand de taille, massif, cinquante-cinq ans environ, il porte le cheveu gris et la tonsure large. Faciès bonhomme, mon nouvel interlocuteur est revêtu de l'uniforme mode financière, trois pièces anthracite cravate claire, et promène l'assurance qu'un statut privilégié donne au petit fonctionnaire. L'alliance qui boudine son annulaire atteste son engagement au conjugal système. Mis au fait de la situation, il semble surpris qu'une station aussi importante puisse s'intéresser à son humble besoin.

« J'écoute souvent les Grosses Têtes, dit-il.

— Très bonne émission... mais c'est sur RTL.

— Flûte ! Je le savais pourtant.

— Pas grave. Aujourd'hui on compte pas les points. » Devant sa mine consternée, je crois bon d'ajouter : « Je plaisante. »

Puis je lui dessine les différents sujets abordés en interview : carrière, boulot, quotidien, famille, rapport à l'argent, fantasmes. Je lui parle ensuite d'illustrations sonores avec documents d'archives, de plages musicales dont il ferait la programmation,

d'interactivité Internet avec les auditeurs enrichissant le sujet de nouveaux témoignages. Je dois être fort éloquent, car moi-même, à m'écouter parler, je me dis que cette émission est admirable.

« Ça se passe en direct ? me demande-t-il, stressé d'avance.

— Pas pour vous. L'interview sera enregistrée bien avant la diffusion. Vous aurez ainsi droit à l'erreur, au bafouillage. Moi derrière, je monte, j'arrange. »

Debout au milieu de la pièce, bras croisés, Termet reste un instant perplexe.

« Écoutez, monsieur Zoklo...zowski...

— « Zorowski »...

— Zorowski, pardon... si monsieur Scholcher vous envoie vers moi c'est qu'il estime que je suis l'homme de la situation. Je suis flatté de cette confiance. J'essaierai de répondre à vos questions le mieux possible... J'espère de ne pas être trop ennuyeux. C'est le risque. Je suis un homme très ordinaire exerçant une profession somme toute banale... enfin, à ce qu'il me semble. Mais vous serez meilleur juge. »

En trois coups de brosse à reluire, je m'applique à chasser les inquiétudes de ce grand garçon. De Hautemar nous rappelle soudain sa noble présence.

« L'interview se fera-t-elle au studio ?

— Elle peut se faire au studio comme ici, c'est égal. »

Je pouvais fort bien, moyennant un gueuleton avec mon copain Marc, pousser le culot jusqu'à emprunter un studio à Radio France. Mais l'affaire semblait suffisamment bien engagée pour ne pas s'encombrer d'un luxe de mise en scène. Aussi, m'adressant à la grande demoiselle :

« Si je peux disposer d'un endroit calme durant une heure, nous pouvons parfaitement faire ça chez vous. Cela vous évitera le dérangement. Reste à savoir quand ? »

A partir de là nous nous plongeons avec gravité dans l'analyse des emplois du temps de chacun. Ce qui ne présente aucun intérêt.

*Si le blanc bégaie,
l'interprète a beaucoup de travail.
(proverbe peul)*

Café croissants jus d'orange, Isabelle de Hautemar s'était attachée à bien faire les choses. Une salle de réunion avait été réquisitionnée pour la circonstance et la matinée. C'était de trop. En une heure j'avais l'interview dans le magnéto. Assise en retrait, notre attachée de presse y avait assisté avec l'attitude muette souriante d'un bouddha maigre.

Pour épauler son trac, Termet avait sorti sa pipe des grands jours. En écume. Éteinte bien sûr, l'allumer aurait déclenché autant d'alarmes qu'un braquage. Massif, bourru, pipe et fonctionnaire, mon bonhomme avait le parfait profil de Maigret. Malgré la consigne du silence de cette Grande Chartreuse du Fric, l'entretien m'avait toutefois appris des choses.

La Banque d'abord : notre homme y chapeaute tout le service surveillance et deux cent quarante-huit agents spécifiquement assignés à cette besogne. Les systèmes électroniques y sont sophistiqués mais pas tant que ça, vu qu'une taupe en tungstène devrait se creuser un mois avant de faire ne serait-ce que l'ébauche d'un trou aux caves. Le boulot de Nicolas est plutôt routinier puisqu'il passe le plus clair de son temps à faire l'appel d'une troupe toujours présente et à surveiller des machines qui ne tombent jamais en panne. Surcroît d'activités ? Oui, parfois. Pour les gros transferts de fonds. Qui ne sont pas légion. Accès aux caves ? Seulement les agents de sécurité minimum dix ans de maison et les manutentionnaires troisième échelon. Sans oublier, quand même, les pontes de la D.G. (Direction Générale) et, bien sûr, les Politiques.

« Politiques ?

— Oui. Président, Premier Ministre, Ministre des Finances...

— Ils viennent souvent ?

— Jamais. »

Un toussotement de la Hautemar pour rappeler la présence du micro et Termet avait précisé sa pensée :

« ... responsables politiques qui exercent leurs responsabilités par l'entremise de notre Direction Générale... de ce fait, on les voit peu. »

Mes mains esquissant dans l'air la forme de ciseaux avait rassuré l'attachée de presse quant à *l'intelligence* du montage.

A t-on déjà cambriolé la Banque de France ? Rires. Grand chez Termet, pincé tasse-de-thé chez l'autre. Cambrioler la Banque de France ! Mais c'est inviolable ! Comment voulez-vous ! ? Par-dessus ? Par-dessous ? l'épaisseur des caves est telle ! Compte tenu de leurs profondeurs et des nouveaux blindages, elles résistent désormais aux bombes atomiques ! Une attaque extérieure ? Faudrait une armée... trois systèmes de sas interdisent l'accès à la cour centrale et, à supposer qu'on y parvienne, les meilleurs artificiers mettraient deux jours pour plastiquer les accès au Veau d'Or.

« Vous ne trahissez aucun secret professionnel jusqu'à là ?

— C'est de notoriété publique ce que je vous raconte. »

Donc jamais de hold up sur ces lieux sacrés ? Non. Des *incidents*, parfois. Mais toujours à l'extérieur. Des transferts de fonds, interceptés. En arrivant ou en repartant. Et encore était-ce exceptionnel. Après un infime coup d'œil vers les relations publiques, on s'avance jusqu'à me parler de 68. Mai. On y avait été un peu inquiet... cet état d'esprit... ces soubresauts... y avait de quoi, non ? L'Intérieur avait alors fait renforcer les abords par la milice bleu marine habituelle et, de suite, la place forte avait rejoint sa sérénité au milieu de la tourmente.

« Seule l'Armée Rouge peut vous déloger ! ? »

Cette perspective ex-bolchévique ne l'avait fait pas sourire.

« Vous rigolez, mais on a des consignes très précises dans ce cas de figure.

— Ah bon ? Lesquelles.

— Je ne peux pas vous répondre.

— Confidentiel-Défense...

— Hum », avait-il glissé le long de sa pipe.

Termet va-t-il dans les caves ? Naturellement. Pour son travail. Et en dehors ? Consternation.

« C'est pas la salle des pas perdus en bas ! On y entre pas, comme ça, pour le plaisir. Et, en dehors de mon boulot, qu'irais-je y faire, grands dieux ?

— Justement, pour le plaisir. Cet amoncellement d'or, de billets, ça doit être fascinant. »

Il avait haussé les épaules, puis, le regard vague :

« Au début, sans doute... et surtout pour ceux qui n'y ont pas accès. Quand je suis entré ici, j'étais gardien-chef. Responsable d'un des secteurs extérieurs. Je suis resté des années avant de pouvoir mettre les pieds dans les caves. Il est vrai que la première fois ça fout un coup... et puis c'est comme tout, on s'habitue. On peut avoir différents regards sur un trésor... avait-il repris après un silence, le regard de celui qui le possède, de celui qui le garde... et le regard de celui qui l'imagine.

— Le mien par exemple...

— Par exemple. »

On dit que les caves sont profondes, qu'elles s'étendent jusqu'à la Seine ? C'est un peu exagéré, mais c'est vrai qu'elles sont immenses. Sont-elles remplies d'or ? Là, il semblerait qu'on frise à nouveau le secret professionnel. Mais bon, on s'autorise toutefois à me répondre qu'il n'y a pas que des lingots. Musée de la finance, les caves conservent des valeurs papiers, des monnaies, obsolètes, et puis des tas d'autres choses, des caisses, des archives...

« Quel type d'archives ? »

Termet avait eu un gros soupir, était resté une seconde embarrassé sous le regard pointu de notre grande demoiselle.

« Des archives quoi... et là je ne trahirai aucun secret professionnel car j'ignore ce qu'elles renferment. »

Après la Banque, l'homme.

« Nicolas Termet, dites-moi comment on arrive à un poste de responsabilités tel que le vôtre ? »

Engagé dans l'armée de terre à vingt ans, il la quitte à la trentaine. Pourquoi ? Certains traumatismes lui font abandonner la carrière militaire. Renseignements pris, c'est le Liban. Il ne tient pas à revenir là-dessus. Et puis n'est-ce-pas hors sujet ? Soit. Marié et déjà père de deux gosses, il se recycle au commerce dans la province d'où sa femme est originaire. Après quelques temps passés à la vente des clous, le couple s'avoue peu doué pour cet exercice et revend la quincaillerie de Lunéville. Ils montent à Paris sur le mirifique portrait dressé par un beau-frère fonctionnaire à la Préfecture. La suite est simple. Par le cousin du neveu du petit-fils, etc. Termet et ses antécédents militaires sont engagés comme gardien-chef à la banque d'état. Le reste est affaire d'ancienneté, de concours, et de confiance des supérieurs. Il omet de dire, sans doute en toute naïveté, qu'au registre politique il affiche néant, et que son adolescence n'ayant pas traînée du côté des jeunesses communistes ou autre joyeux mouvement, les R.G. de l'époque ont apposé sur sa nomination de chef-sécurité le tampon « bon pour le service ».

Dans cet instant, immortalisé par l'interview, Nicolas Termet a cinquante-sept ans et commence à calculer ses trimestres de retraite. Madame est à la maison, sa fille au Crédit Lyonnais et son fils ambulancier au SAMU des Yvelines. Petits enfants, bagnole, écran HD Ready, syndicat F.O. et carte d'électeur balançant entre droite et droite, suivant le vent. Le bonheur.

« Vous êtes un homme heureux, en somme... »

Il avait pris un temps pour répondre, puis, avec un sourire :

« Un homme sans problème du moins... »

— Pour terminer, Nicolas, l'habituelle question qu'on ne peut pas ne pas vous poser... au cours de toutes ces années passées dans ces caves, jamais de tentation ? »

La question ne l'avait pas surpris mais semblait néanmoins l'avoir blessé car soudain il s'était animé : « Je vais peut-être vous étonner... j'y ai jamais pensé. Il faut comprendre... comment dire ? tout cet or, ces billets, ces fortunes... on vit ça comme une abstraction. Ce trésor, c'est notre truc à nous ! C'est la richesse de la France, vous comprenez ? C'est sans doute très boy-scout ce que je vous dis là, très cocardier dans une époque qui ne l'est guère, mais qu'importe, c'est ce que je pense. Sincèrement. Et tous mes gars pensent comme moi. Vous comprenez ? »

Il s'était un instant repoussé en arrière, avait regardé de Hautemar sans la voir, puis revenant vers le micro qu'il oubliait totalement : « Et, vous me croirez si vous voulez, quand, pour d'obscures raisons, il y a des transferts de fonds très importants... ça arrive... à certaines époques... de voir tout cet or qui s'en va... sans savoir s'il reviendra ! on est mal. Comme si c'était notre pognon qui foutait le camp !

— C'est quoi ces obscures raisons de transferts ? Des raisons d'État ?

Brusquement revenu au jeu de l'interview, ses yeux s'étaient mis à jouer le zigzag du micro à la tronche de l'attachée de presse qui, justement, en tirait une sévère.

« Qu'est-ce que je disais ? » avait-il fait en guise de réponse.

En même temps un bip du Nagra me signifiait qu'il était temps de brancher le transfo.

« Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Très bien. Vous avez fait ça comme un pro, Nicolas. J'ai largement de quoi. »

J'en suis à ranger mes paperasses dans le sac à dos où je fourre tout mon barda quand l'autre chienne de chasse m'arrive dans les pattes.

« Vous ne garderez pas tout ?

— Bien sûr que non. A partir de ça je vais en tirer dix minutes, maximum. »

Debout à côté de moi, cette grande tige se maltraite les menottes en fixant le Nagra resté sur la table. Histoire de ne pas lui gâcher la journée, je la brosse dans le sens du poil :

« Notre émission, mademoiselle de Hautemar, c'est le vécu des gens, pas la polémique... d'accord ? N'ayez donc aucune inquiétude. »

Elle se détend d'un cran et m'offre le rictus qui lui sert de sourire. Je me retourne vers Nicolas, le remercie de sa patience.

« C'est moi... dit-il, excusez-moi pour la fin. Je me suis un peu emballé... »

— Pas du tout, vous avez joué la sincérité.

— Je sais même plus ce que j'ai dit... »

Pipe toujours calée aux dents, il reste à se dandiner au milieu de la pièce, mal à l'aise, veut aller jusqu'au bout de quelque chose. Je l'y laisse aller.

« C'est vrai que c'est une question qui revient souvent... la tentation. Mais on y pense pas. Je vous assure. Sinon, comment travailler, pendant des années... vous vous rendez compte ? Pour être franc, peut-être au début... quand on est gardien à l'extérieur. Mais c'est plus un sujet de plaisanterie qu'autre chose. De l'humour corporatif en quelque sorte. Du jour où l'on met les pieds dans le *tabernacle*, plus jamais il ne vous vient ce genre d'idée. »

Il se marre, jette un œil vers l'autre, hésite une seconde, puis continue : « Et puis entre nous, outre l'aspect moral des choses, vous vous croyez dans une fabrique de chocolats ? Maintenant que votre machine est arrêtée, je vous raconte juste une anecdote... mais n'allez pas répéter ça dans l'émission... »

— Parole. »

Nouveau regard vers de Hautemar, pas du tout répressive, elle attend plutôt l'histoire comme une récréation.

« Il y a de cela, quoi ? reprend-il, plus de vingt ans, un de mes prédécesseurs, un chef, avait fait le pari d'en sortir un. Un lingot... moyennant je ne sais quoi, une bouteille de champagne ou l'apéritif, une bêtise... L'enjeu était pourtant de taille. Mais allez savoir, le goût du challenge, comme on dit maintenant. A l'époque, on était loin des portiques de détection et autres bidouilles électroniques qui nous équipent aujourd'hui. Le personnel qui accédait aux caves devait revêtir une espèce de combinaison entièrement lisse et, naturellement, sans poche. Ces tenues ont disparues maintenant et c'est heureux... je les ai connues sur la fin. Ça vous prenait du cou aux chevilles et vous creviez de chaud. Pas de braguette... excusez-moi mademoiselle, mais c'est la vérité. Fallait prendre ses précautions avant. Hermétique. A la sortie des caves, aujourd'hui, le personnel traverse les sas de détection, à l'époque, c'était la fouille, corporelle. Bref, tout ça pour vous faire mesurer l'ampleur du problème. Je résume donc, pas de poche, une combinaison hermétique qui vous épouse le corps, une fouille en sortie... qu'est-ce qui vous reste ? »

Et, pipe menaçante, il attend la réponse. Je me tourne interrogatif vers Hautemar mais Termet s'interpose :

« Non mademoiselle, je suis sûr que vous connaissez cette histoire, ne dites rien. »

Elle en mourait d'envie. Raté. Désespérément seul, je cogite un instant pour finalement trouver une réponse un peu scabreuse.

« Je pense bien à un endroit où le mettre, mais je n'ose pas le dire... »

Termet éclate de rire.

« Non, c'est pas ça... monsieur de Zorowski ! un lingot... même petit, vous imaginez un peu !

— C'est vrai... dans la bouche alors ?

— Non plus. Un petit lingot rentre effectivement dans la bouche mais vous pensez bien qu'à la fouille on vous faisait tirer la langue. Allez... vous ne trouverez pas. Si ce type avait fait un tel pari c'est qu'il avait une particularité qui lui permettait de le

faire. C'était même son secret, bien gardé, par coquetterie sans doute. Le gars avait une moumoute ! et personne ne s'en était jamais rendu compte.

— Ah... fais-je.

— En cours de manutention, il s'est glissé un lingot sous la perruque et s'est ébouriffé la tignasse pour compenser l'épaisseur. C'est lourd un lingot, même petit. Ne me demandez pas comment il a pu le trimballer en équilibre jusqu'à la sortie, mais il l'a fait.

— Et il est sorti.

— Il a juste failli. Il est passé en fouille, et ils n'ont rien vu. Il était presque sorti de la pièce, quand un imbécile, serviable comme souvent sont les imbéciles, a voulu le recoiffer. Tout est tombé. Lingot et moumoute.

— Merde.

— Comme vous dites. L'histoire raconte qu'il était plus vexé de la perte de sa perruque que de celle du pari.

— Et après ? »

Tel l'oncle Paul à la veillée, Termet tire sa pipe sans tabac, fait la moue.

« La suite est moins drôle. Les collègues ont eu beau confirmer, la Direction Générale n'a jamais accepté la version du pari. Compte tenu de ses états de service, le type a échappé à l'inculpation. Mais il a été viré sur l'heure. Et avec une telle casserole, pour trouver du travail... »

Trois secondes de silence s'installent à la mémoire du chauve, puis l'on songe soudain à se quitter. J'écrase la paluche à longs os de la mère Tapedur et lui précise, qu'incessamment sous peu, elle reçoit une copie de l'interview telle qu'elle passera à l'antenne.

« J'attendrai votre feu vert pour la diffusion. Même chose pour vous monsieur Termet, je vais prendre votre adresse pour vous envoyer un cd-souvenir.

— Entendu. J'habite Savigny...

— Mais non, coupe de Hautemar, faites-le-moi parvenir. Je le transmettrai à monsieur Termet. »

La vache ! elle veut pas que j'aie son adresse. M'en fous. Des Termet-Savigny doit pas y en avoir trente-six.